

**Allocution de Monsieur Le Président de la République
Inauguration du Mémorial Charles de Gaulle
Colombey-les-Deux-Eglises - Samedi 11 octobre 2008**

Madame la Chancelière,
Monsieur le Président Chirac,
Monsieur le Premier ministre,
Monsieur le Président du Sénat,
Monsieur le Président de l'Assemblée nationale,
Mesdames et Messieurs les Ministres,
Mesdames et Messieurs les Parlementaires,
Mesdames et Messieurs,

C'est un honneur pour moi d'inaugurer aujourd'hui, à vos côtés, Madame la Chancelière, ce Mémorial Charles de Gaulle qui perpétuera pour les générations futures la mémoire de celui qui fut aux heures les plus sombres de notre histoire l'incarnation de la résistance française. Mais il ne s'agit pas seulement de se souvenir. Il s'agit aussi et avant tout de faire comprendre en quoi le gaullisme reste vivant et pourquoi il doit continuer à l'être.

Au fond, le gaullisme est une histoire qui a commencé avec le général de Gaulle et qui s'est achevée avec lui. Mais c'est une histoire qui a encore pour nous une signification profonde parce que ce dont elle nous parle nous concerne tous.

Il fallait que ce Mémorial fut ici, dans ce village de Colombey-les-deux-Églises où le général de Gaulle avait choisi de vivre loin des fracas du monde, parmi ces Français qu'il aimait tant.

Je me souviens du jour où il mourut. J'avais 15 ans. Beaucoup de Français, même parmi ceux qui l'avaient combattu, se sentirent orphelins. C'est avec ce souvenir à jamais gravé dans ma mémoire, que je veux rendre hommage aujourd'hui, au nom de tous les Français qui lui doivent tant, à l'homme du 18 juin, au fondateur de la V^e République.

Qu'il me soit permis de commencer cet hommage par l'évocation de l'un des événements les plus importants, Madame la Chancelière, pour nos deux peuples et pour l'Europe tout entière.

Il y a cinquante ans, à quelques semaines près, le général de Gaulle accueillait ici, à Colombey, le Chancelier Konrad Adenauer. Il avait tenu à le recevoir chez lui pour bien marquer que la relation qu'il entendait nouer entre la France et l'Allemagne n'était pas de l'ordre de la diplomatie mais de l'ordre de l'amitié la plus sincère, la plus profonde, la plus humaine. Ce jour-là, à travers le geste inouï de ces deux hommes d'Etat, deux peuples qui s'étaient combattus jusqu'à l'extrême limite de leurs forces décidaient, sans rien oublier des drames du passé, de regarder ensemble vers l'avenir en se faisant confiance et en se respectant.

Ces deux hommes aux carrières et aux caractères si dissemblables avaient en commun l'amour de leur pays, le sens de la grandeur morale et la conscience d'avoir, dans les circonstances où ils se trouvaient placés, une responsabilité historique. Aucun ne transigea jamais sur l'intérêt de son pays. Aucun ne céda jamais rien lorsque l'essentiel lui parut en cause. Mais chacun d'eux reconnut en l'autre le partenaire qui pourrait lui permettre d'accomplir le grand dessein qu'il s'était fixé : réconcilier le peuple allemand et le peuple français, sceller entre eux une amitié durable. Ils savaient ce que la mésentente entre la France et l'Allemagne avait provoqué. Ils ne voulaient pas qu'une nouvelle fois ces deux grands peuples se dressent l'un contre l'autre et entraînent de nouveau l'Europe et le monde au bord de l'anéantissement. Ils pensaient qu'il y avait eu bien assez de larmes et de sang et qu'il fallait en finir avec la vengeance et la haine. Ils voulaient que le peuple français et le peuple

allemand apprennent à s'aimer et à se comprendre. L'Histoire retiendra qu'en 1958, la construction de l'Europe a pris un cours nouveau dans ce cadre d'une austère grandeur qui avait tant plu au général de Gaulle quand il avait regardé pour la première fois « les forêts sans âge », « les longues pentes descendant vers la vallée de l'Aube », « l'horizon de la terre et l'immensité du ciel ». C'est ici, que le 14 septembre 1958, au Chancelier de cette Allemagne dont il avait été l'adversaire le plus résolu et le plus intransigeant, le général de Gaulle offrit, au nom du peuple français, une amitié qu'aucune crise, aucune incompréhension, aucune divergence d'intérêt, n'a jusqu'à présent réussi à détruire.

La réconciliation franco-allemande, ce n'était pas facile, ce n'était pas évident en 1958 tellement était encore vif le souvenir des souffrances et des malheurs. Ce fut la grandeur de ces deux hommes, De Gaulle et Adenauer d'en avoir compris la nécessité non seulement politique mais aussi morale, ce fut leur grandeur d'avoir compris que cette réconciliation, eux seuls étaient capables de l'accomplir ensemble.

Au lendemain de ce rendez-vous le général de Gaulle écrivit à Adenauer : «l'impression que je conserve de notre rencontre me laisse bien augurer de l'avenir des relations entre nos deux pays, dont la coopération est essentielle pour eux-mêmes, pour l'Europe et pour la paix du monde ».

C'était voir grand.

C'était voir juste.

C'était voir loin.

C'était vaincre le préjugé.

C'était bâtir la politique sur des réalités, non sur des chimères, des nostalgies ou des rancœurs.

C'était agir en fonction de l'avenir et non en fonction du passé.

C'était opposer la volonté politique à la fatalité, comme en juin 40 avec la France libre, comme en 1944 quand il avait fallu imposer le rétablissement d'une souveraineté française, comme en juin de cette année 1958 quand il avait fallu conjurer le risque de la guerre civile et restaurer l'autorité de l'Etat.

Ce fut cela le gaullisme, non pas une religion, non pas une doctrine, mais un état d'esprit, et une façon d'être. Il n'y a pas de catéchisme du gaullisme et nul ne sait ce que le général de Gaulle dirait ou ferait aujourd'hui. Mais il y a une exemplarité du gaullisme. Il y a une leçon du gaullisme qui s'adresse encore à nous. Cette leçon est une leçon intellectuelle, celle de la raison plus forte que le sentiment, celle du pragmatisme plus fort que l'idéologie. Cette leçon est une leçon morale, celle de la responsabilité, celle du désintéressement, celle du courage. Cette leçon est une leçon politique, celle du sens de l'Etat, celle de la volonté politique opposée au renoncement, celle de l'action qui change le cours de l'histoire. Cette leçon est une leçon de caractère, celle du sang froid face à la crise, celle de la lucidité dans la débâcle, celle de l'espérance quand tout semble perdu. Cette leçon est une leçon de patriotisme. Le général de Gaulle plaça la France au-dessus de tout. Il disait : « La France ce n'est pas la gauche, la France ce n'est pas la droite, la France c'est tous les Français ». Toute sa vie il se battit pour sa souveraineté, pour sa dignité, pour sa grandeur. Mais pour lui, le patriotisme c'était l'amour de sa patrie et le nationalisme c'était la haine des autres. Cette leçon est aussi une leçon de Démocratie. Le général de Gaulle sauva trois fois la République et la Démocratie. Mais il n'a jamais voulu refaire la France sans les Français ni a fortiori contre eux. A chaque fois que le pouvoir lui échut dans des circonstances qui furent souvent d'une exceptionnelle gravité, il n'accepta de l'exercer qu'avec la confiance du peuple. Il ne fut jamais aussi grand que lorsque par deux fois le peuple ayant refusé d'approuver son action, il renonça de lui-même au pouvoir.

Lui qui avait vécu tous les drames causés par la déliquescence de la III^e et de la IV^e Républiques, il fit la V^e République pour que la France fut enfin gouvernée. Il voulut que dans la tempête, au moment où tous les regards se tournaient vers l'Etat, il y eut au sommet de celui-ci un Chef responsable, capable d'entraîner la nation tout entière. Et pour que ce Chef put parler au nom de tous les Français, et pas seulement au nom de quelques-uns, il voulut qu'il fût élu par tous.

Cet homme qui dominait les tempêtes, fut aussi grand dans la paix que dans la guerre. Il fut grand parce qu'il n'a jamais cessé de regarder vers l'avenir. Il eut contre lui tous les conservatismes, tous les immobilismes. Parce qu'il fut un réformateur. Parce qu'il était convaincu que gouverner, c'était agir, parce qu'il était convaincu qu'il fallait adapter le pays aux réalités du monde, parce qu'il voulait que la France se donnât toujours les moyens de relever les défis. Parce qu'il voulait que la France se mît en situation de faire l'histoire au lieu de la subir. Et ce n'était pas si simple quand on avait son éducation, quand on était né dans le milieu où il était né, à l'époque où il était né. Tout aurait dû le pousser à être conservateur. Il fut le contraire. Il ne cessa toute sa vie d'incarner le mouvement.

Il eut contre lui tous ceux qui avaient des rentes, tous ceux qui avaient des privilèges à protéger. Il eut contre lui une grande partie de la droite, la quasi-totalité de la gauche, les partis, les syndicats, la presse, les milieux intellectuels. Ils ne reculèrent devant rien. Et devant le Français qui avait le plus fait pour la liberté ils osèrent même brandir des pancartes sur lesquelles ils avaient écrit « le fascisme ne passera pas » !

Il eut contre lui toutes les féodalités, toutes les puissances qui ne pouvaient pas supporter que l'autorité de l'État fût rétablie. En 1968, face au désordre et à tous ceux qui prétendaient sauver la République et la Démocratie en l'obligeant à partir, il dira simplement « J'ai un mandat du peuple et je le remplirai ».

Pour moi, le gaullisme, c'est le mot par lequel nous désignons dans notre histoire la volonté humaine fermement opposée au renoncement. Le gaullisme, c'est l'esprit de rupture. Le général de Gaulle n'a cessé toute sa vie de rompre avec les habitudes, les routines, les conventions, les pesanteurs de toutes sortes. Il a rompu avec son milieu, avec les partis, avec la tradition institutionnelle, avec l'ancien esprit colonial, avec l'ancienne France, avec l'ancienne politique économique. Il a rompu avec tout ce qui empêchait d'inventer l'avenir. Le gaullisme, ce fut à un moment donné de notre histoire le nom de cette force mystérieuse qui éternellement pousse dans l'épreuve tant de Français à se dépasser au nom de l'idée qu'ils se font de la France, de sa liberté et de sa grandeur. Le gaullisme, ce fut l'effort demandé à tous pour que la France pût retrouver son rang parmi les nations.

A l'heure où une fois de plus dans la tempête l'État reste seul pour faire face, dans ce moment où se dissipent les illusions qui semblaient condamner la politique à l'impuissance, alors que face à l'épreuve notre pays ne peut compter comme toujours que sur l'énergie, le courage et la cohésion du peuple français, alors que l'Europe bousculée par la crise sans précédent qui s'abat sur le monde ne gardera son unité et ne sera capable d'agir que si la France et l'Allemagne travaillent ensemble dans la confiance la plus totale et dans l'amitié la plus sincère, la plus exemplaire, alors qu'un monde nouveau s'apprête à naître des bouleversements en cours et qu'il va falloir repenser toutes nos politiques, et bien je l'affirme, la leçon du gaullisme est plus que jamais d'actualité.

Nous ne trouverons pas chez le général de Gaulle les réponses toutes faites aux questions que nous nous posons aujourd'hui. Mais en essayant d'être à la hauteur de l'exemple qu'il nous a donné, nous aurons une chance d'être à la hauteur des événements auxquels l'histoire nous confronte.

Madame la Chancelière, travaillons ensemble à la grandeur de nos deux pays comme le firent le Chancelier Adenauer et le général de Gaulle et nous ferons le bonheur de nos deux peuples et de l'Europe.

Vive l'Allemagne,

Vive la France,

Vive l'amitié entre l'Allemagne et la France.